

LAURENT DUBREUIL

GÉNÉRATION
ROMANTIQUE



L'ARPEUTEUR

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PURES FICTIONS, coll. «L'Arpenteur», 2013.

Aux Éditions Hermann

DE L'ATTRAIT À LA POSSESSION. MAUPASSANT,
ARTAUD, BLANCHOT, 2003.

L'EMPIRE DU LANGAGE. COLONIES & FRANCO-
PHONIE, 2008.

L'ÉTAT CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE, 2009.

À FORCE D'AMITIÉ, 2009.

LE REFUS DE LA POLITIQUE, 2012.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Laurent Dubreuil

GÉNÉRATION
ROMANTIQUE

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Maquette : Michel Duchêne
© Éditions Gallimard, 2014.

Renouvellements

Car nous sommes nés une deuxième fois. Puis une troisième, une quatrième, ça ne s'arrêtait pas. À chaque cran, nous conservions pour la plupart les souvenirs de nos vies antérieures ; nos connaissances, nos mémoires nous donnaient l'esprit encyclopédique. En sens contraire, montaient en nous une exaspération, une envie d'ingénuité, comme une jeunesse perpétuelle, impétueuse, insatisfaite.

Nous fûmes d'abord les descendants d'un soulèvement. Nos parents avaient allumé des mèches dépassant des cols de bouteilles, ils s'étaient cachés dans les rues derrière les meubles amassés avec des tas de pierres et de tôles, ils avaient beaucoup crié, séquestré un ou deux professeurs, ils avaient trahi ou déçu, ils avaient mis fin au carnaval qu'il leur prenait d'appeler révolution les jours impairs. Nos grands-parents étaient des messieurs austères en

trois-pièces gris, des catholiques ferventes et réservées, des enfants trouvées grandies dans la misère, des ouvriers obtus en marcel les dimanches de pêche, de vieux paysans égarés, d'anciennes déportées, des immigrés, des tortionnaires, des soldats; peu se piquèrent de la révolte, certains s'enthousiasmèrent pour sa répression; après quoi on laissa faire.

Nous devînmes les rejetons bâtards des fleurs et du pouvoir. Les murs des villes étaient gris ou bariolés de slogans, nos grenouillères orange, vert pomme, jaune acidulé. Nous vivions en communautés, avec chèvres et poules. Nous déménagions en banlieue, ou dans une tour, ou dans une barre dont l'ascenseur sentait la pisse de chien. On nous engagea à répéter des sigles comme *zac*, *zep*, *zup*, *hlm*, *crs*. Le samedi, nous nous installions sur le haut des Caddies à l'hypermarché, nous gesticulions vers les coquillettes, les gaufrettes à la framboise, les biscuits roulés, les fraises surgelées. On nous voyait parfois apeurés marcher dans les rues collés à maman, parfois effrontés à lancer des pommes de pins sur les plus petits à vélo vers la butte du terrain vague. Nous subissions la sieste à l'école maternelle, une main nous y donnait la fessée, une autre une tranche de pain avec cinq carrés de chocolat noir, nous faisons des dessins

matin comme après-midi. Au poignet, un bracelet bleu nous enseignait la dextre.

La télévision nous captiva ; elle n'était que le premier des écrans que nous passerions le reste de notre existence à scruter. Elle thésaurisait les fables de l'orpheline du lac Michigan amoureuse du prince de la colline, les récits des frustes pionniers dans la prairie, du corsaire de l'espace qu'obnubilaient les « sylvidres ». Nous avions un *droit* à la télé qu'il convenait de continûment renégocier, un faux acquis, en permanence menacé. Quand s'arrêtait le dessin animé ou l'émission pour nos jeunes amis, des ahuris et des borgnes réclamaient leur expression directe, des reportages montraient nos mères en blouse et nos pères en blanc ou bleu dans les usines, les bureaux et les laboratoires. Nos jouets en plastique s'amoncelaient dans des chambres que nous rangions fort mal.

Nous entendîmes de grands fracas, des musiques violentes. Ce fut un temps où les cheveux teints en bleu se dressaient laqués sur les têtes. Nous branchâmes des claviers, des guitares au secteur. Ce fut un temps où les garde-robes s'assombrirent. J'anticipe trop, attendez, je reviens plus avant. Un brouhaha se fit sur une très grande espérance d'après-mai ou une seconde occupation du pays, pire que la précédente. De très puissants

pantins nasillardes causaient gravement à la radio, il convenait d'écouter en silence. Les familles, les couples d'amis et leur marmaille se regroupèrent un premier soir, et un autre. Les adultes et leur progéniture envahirent de joie la place de la Bastille. Une minorité cependant se retira au moulin, pleurant sur l'inévitable déclin.

Dans l'intervalle, nous avons maîtrisé des rudiments de lecture et, à voix haute, ne hachions plus les mots en syllabes devant la classe. Après le coucher, avant le lever, nous allumions en tapinois la lampe de chevet vingt-cinq watts et nous continuions les récits d'écolières en justaucorps, de clubs d'enquêteurs, de colliers de mouches, de mutants. La stagnation dans l'univers borné de la primaire nous lassa, nous entrâmes au collège. Nous nous engageâmes dans de larmoyantes actions contre la faim-dans-le-monde, le racisme, la pauvreté de chez nous, et pour dormir avec plus de commodité. Mes insomnies commencèrent. Un vote pour le parti de l'ordre libéra les flics volants qui nous matraquèrent en queue de manifestation. Car, cette fois, c'était nous qui descendions dans les rues. Je ne dirai rien des cigarettes, des bécots, et des chapardages chez le buraliste. Rien non plus de la propagande bien-pensante qui nimbait l'enseignement prodigué à nos cervelles et leurs

corps. Tandis que nous étions si vastement différents, et si diversement éduqués, ceux d'entre nous qui entraient au lycée disposaient, après dix ans de labeur, d'un beau savoir en commun : le brosseage des dents du rouge vers le blanc, 1789, un peu d'algèbre, des rudiments d'autres langues, l'obligation du préservatif, les quatre groupes sanguins et leurs rhésus, les formules de périmètre et surface du cercle, l'accélération du rythme cardiaque après l'effort, que le participe passé conjugué avec l'auxiliaire « avoir » s'accorde en genre et nombre avec le complément d'objet direct si celui-ci est placé avant le verbe, que la matière est composée d'atomes.

Nous reçûmes en cadeau d'anniversaire un portefeuille de dix actions d'entreprises nationalisées privatisées. Nous fîmes du porte-à-porte et la collecte pour le Festival mondial de la jeunesse à Pyongyang. Nous visitâmes les villes qui n'étaient plus séparées en leur milieu et des pays paraissant figés dans le décorum de nos années de prime enfance. Il fallut sérieusement penser à nos études. Nous les conçûmes brillantes, sordides, absolument normales, insensées, sans issue, tout cela à la fois. Pendant ce temps, nous fréquentâmes, nous sortîmes, nous nous maquâmes, nous rabibochâmes, nous trompâmes, puis nous rom-

pîmes et expérimentâmes. Tant bien que mal, nous aimâmes enfin.

Nous eûmes à la vingtaine la diffuse impression d'une différence sur le point de venir. Or les nouveaux auteurs que nous lisions moururent ou se turent. Ils n'étaient plus que leurs portraits noir et blanc en marge des titres de livres dans les catalogues d'éditeurs. Des chanteurs, des acteurs qui étaient nous-mêmes disparurent à leur tour, se suicidant à notre place quand nous traînions notre chagrin. Les penseurs audacieux des décennies d'avant s'éteignirent, les survivantes prirent le deuil. Les médias, les entreprises se peuplèrent de nos grands frères à lunettes carrées sur leur nez cocaïné; un tee-shirt sombre sous leur veste, ils parlaient argent et management à nos aînées en tailleurs. Nos rangs étaient de plus en plus clairsemés.

Nous nous résolûmes à traverser ce qui semblait un nécessaire apprentissage. Vainement, nous tentâmes de raviver l'ardeur des barricades prélu-dant à nos naissances, de trouver un boulot, de vivoter de cinq cents francs par mois, de gagner un respect minimal de la part de nos parents qui, plus âgés que nous, cherchaient toujours le même genre de choses. Idéalement, nous aurions juste voulu l'amour et l'amitié, le flirt et l'inédit, de

belles œuvres et une simple thurne au haut d'un immeuble en ville ; d'exquises nourritures, du bon vin quelquefois. Qui croit pourtant aux rapports entre la vie et l'idéal ?

Nous eûmes nos guerres virtuelles, nos petits combats *new style*, nos attentats terroristes, nos poussées de fascisme, nos commémorations, nos jeux électroniques, nos réseaux d'amitié frelatée, notre fatigue, notre allocation chômage, nos overdoses. Les majorités d'Europe éalisaient de ridicules conducators miniatures, et il ne se passait rien. Un Noir présidait le pays naguère ségrégationniste, tout restait pareil. Plus personne n'ignorait l'anéantissement en cours de notre globule de boue, chacun s'équipait d'air conditionné. Trois émissaires en armure abattaient le loup-garou, la folie demeurait inchangée. Cette partie de notre histoire, la moins glorieuse, je la passe un peu vite, excusez-moi. Elle nous mène à hier.

Nous étions sans doute moins paumés que nos cadets immédiats, parus tandis que nous nous mettions à déchanter. Nous rencontrions aussi par hasard les plus vieux de nos enfants précoces, qui, devenant presque adultes, s'enquéraient malicieusement de nos renoncements. Nous avions de la peine à argumenter. Nous étions prêts au dégoût, à verser dans la banalité. Ce que nous refusâmes. Ici,

nous, plus encore que depuis l'*incipit* du livre, *nous* ne contient pas une génération, il n'exprime pas une condition. Au sein d'un groupe qui se trouve constitué par les événements et les circonstances du collectif, *nous* qualifie ceux qui veulent bien figurer parmi nous, pas plus. Nous, écrivais-je, en eûmes assez de nos métempsycoses, du faix du passé par nous sur nos épaules porté, comme de ne savoir pas oublier. Remarquez, l'hypermnésie conservait frais les instants d'insurrections, la figure des dévoiements et méprises, la nolonté. Nous avions appris à nous garder du stéréotype; une telle défiance justifiait-elle de ne plus essayer, d'arborer le rictus du morne? Nous n'avions pas suffisamment vieilli pour nous contenter, et trop grandi pour attendre le radieux avenir. Des visions fondirent sur nous. Nous fûmes assaillis par ces désirs : non pas régénérer, plutôt renouveler la vie ici, maintenant, avec l'intensité, la puissance de ce que nous avions perdu et gagné — mots, images, pensers, gestes. Nous voulions avoir dix-sept ans, comme personne ne les eut jamais, et surtout pas nous. Nous comptons œuvrer à un salut sans pérenne outre-monde. Art de la brèche, art de la fugue; sciences des retours, des exhaussements.

Nous trouvâmes vite le nom de code que cette opération pouvait utiliser : il se disait *romantisme*.

Qui à l'aube prononça ce terme terrassa les autres. Nous n'avions auparavant pas attaché d'importance à ce substantif racorni, miteux. En tant qu'indice d'une catégorie historique, avait-il au plus une efficace descriptive? Nos modèles d'écriture n'avaient-ils pas plaidé en faveur d'une rupture? Je me rappelai cependant que, plusieurs mois durant, j'avais examiné la rêverie critique et nostalgique de la Fin-de-siècle au sujet des débuts du romantisme, et mes heures à déchiffrer les caractères gothiques des fragments de *L'Athenaeum*, et la discussion où je convainquis mon sceptique interlocuteur que oui j'aimais le récit best-seller de Bernardin de Saint-Pierre. Je connaissais mon attirance pour l'hyperbole sentimentale, et de quelle manière l'existence en moi était effet de l'art. De là à m'avouer romantique...

Un conciliabule en 2010. J'avais reçu de cet ami à l'automne précédent une lettre. En tirant de la boîte l'enveloppe, j'avais tout de suite assigné le pli à son auteur, tant la graphie de l'adresse me demeurait familière. De tous mes vieux amis, je reconnais sans hésiter l'écriture, je sais leur manière de mettre leurs points sur les *i*. Je regrette fort de n'avoir avec mes accointances de dix et moins qu'une archive électronique de mes-

sages typographiés, terminés d'une signature, et jamais *signés*. J'avais reçu une lettre de lui, après des années sans nouvelles. Je profitai du mois au printemps suivant que je résidais à Paris, et, le cœur battant, téléphonai à cet ami épistolier. Son état, sa situation, sa femme, son quartier n'étaient plus ceux d'autrefois. De son immeuble moderniste à la brasserie du boulevard, il me relata son année consacrée à un roman inachevé, sa conversion aussi subite que l'éclair claudélien à Notre-Dame. Il me décrivit le dépouillement du style, un refus des techniques, une *tabula rasa* digne des surréalistes qui nous avaient unis quinze ans plus tôt, qu'il aima d'emblée tellement plus que moi. Il avait eu sur un coin de chambre en internat un autographe d'André Breton. — Je réplique « De quel départ, de quelle virginité pourrions-nous donc tous deux parler, qui, pour atteindre ces dispositions, avons à fouiller dans les livres ? Il n'est pour nous de véritable abord. » Il répond « Quand même, n'envies-tu point une aurore inconnue, un frisson d'ignorance ? ». Je considère que la reviviscence surréaliste fut surtout *revival*, qu'elle vaut par ce mouvement, non par la pureté de l'acte qu'elle aurait restaurée. Les *Manifestes* ressassent pour partie la devise de Novalis : il faut romanticiser le monde. Ils y accolent d'indésirables exhortations,

des *trucs*, et deux ou trois considérations malvenues sur la « résolution future » des contradictions ou la célébration de l'automatisme. — J'embrassai mon ami. De retour vers la gare du Montparnasse, je m'engageai dans la rue du Départ.

Une autre occasion. *Romantisme* fut donné d'entrée, sujet et motif de notre présence dans ce café : on avait parlé d'étudier ensemble une intempestive actualité. L'instigateur de la réunion, je le croyais d'ordinaire en Allemagne avec son grand amour. Au cours de la conversation, j'appris mon erreur : il avait quitté Berlin depuis des années. Il avait multiplié les relations tumultueuses. Il lisait trop de poésie. Il projetait de se retirer dans les bois du Jura avec sa nouvelle compagne, dont il prononça le prénom. Celui-ci est si rare, l'ouïr me ramena vers 1991, et la poétesse avec qui je m'entretenais alors quotidiennement. Je ne mentionnai pas cette association, un nom est volatil. Dans un message consécutif, je vis que ce dernier béguin était en effet ma poétesse, qui avait pour ses textes et lectures publiques pris un pseudonyme allemand désignant l'au-delà du *plus loin*.

Les séjours sur ma terre natale me rendaient l'ancien émigré ou l'écrivaine éloignée. Récemment, un autre ami m'assura qu'il lui fallait du grand, du passionné. Il me dit ses aventures. Il

remarqua « Tu comprends dans ma vie j'ai toujours tout mêlé », et je pensai qu'il en allait ainsi pour moi. Il me demanda si j'avais noté la récurrence de certains termes dans ses articles, en particulier *romantisme*. J'avouai que non ; et qu'à distance je m'obsédais de la sorte. Il commenta « Cela nous arrive souvent ». Je lui citai mon cahier d'esquisses, à la date de décembre 2012, sous le titre *Prélude* : « Une évocation lyrique : des bleuets jusqu'aux lumières sur l'autre rive, ces cheminées, silos, entrepôts éclairés dans la nuit. — Ce qu'il faut, c'est un lyrisme de ton, mais en user afin de célébrer la vie ou la jeunesse, n'est-ce pas trop simple ? »

Nous nous révélions à nous-mêmes membres d'une confrérie, en quête d'un choc, de frappantes correspondances, d'un improbable nocturne enseveli sous les débris.

Encore fallait-il faire un grand tri. Le jargon des origines fut le premier legs que je déclinai. S'il est question, en guise de romantisme, de verser sa larme sur l'abîme de l'*Urgrund*, de se proclamer original au moindre déplacement de virgule ou raconter sur soi, non. Je le déclarai à la cantonade, et tant pis si ces fariboles constituent la part hélas la plus acceptée de l'héritage, et par ceux-là mêmes qui ricanent des jeunes gens aux gilets rouges et des

femmes livides. Je n'allais pas davantage souscrire à l'historicisme, dont on voit qu'il se renforçait à la faveur des coupures radicales et de la recherche des primautés. L'ancienne définition du romantisme — le sentiment médiéval et chrétien —, elle ne me retiendrait pas*. Quant au *roman*, dont la gloire naquit au dix-neuvième siècle et contribua à baptiser ce mouvement, je le traiterais comme de juste : en vieillard impotent, tyrannique. Nous devons nous exalter, ne pas sombrer dans le culte de l'*objet* aimé ; humer l'air du large, sans nous satisfaire d'orientales ou d'exotisme. L'urgence d'une autre séparation d'avec la politique se ressentait : ce ne serait ni le nationalisme venimeux des années 1800, ni l'humanitaire sur les rivages de Missolonghi, ni le romantisme des révolutions justifiant les dictatures, ni la tour d'ivoire aux premiers gradins de toute façon condamnés.

Je nous assignai une tâche au présent. Au risque de le dévoyer de son expérience accomplie, reprendre le romantisme à cœur. Le but était jadis de saturer d'une énergie dangereuse les habitants d'un siècle exsangue ; ce deviendrait maintenant le débordement vital des fictions, la crue des phrases

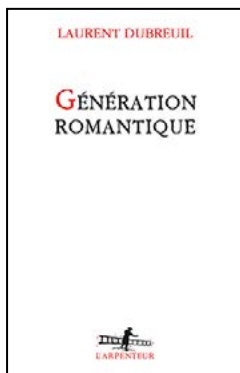
* « L'école romantique en Allemagne [...] ne fut rien autre que la redécouverte de la poésie du Moyen Âge » (Heine).

sur les affects, et vice versa. Nous voulions cultiver de nouveau nos sentiments, saboter les usines à tayloriser la vie, empoisonner les tenanciers de la correction politique, étouffer les promoteurs de la vulgarité. Nous serions cosmiques : dans les images de la nature, prenant passagèrement le réseau mécanique pour un sensorium planétaire, nous aurions à nous augmenter du chaos de l'univers. Une œuvre telle ne se déferait pas de la contradiction, où, par application, nous nous affirmerions, affinerions, penserions.

Je ne me bernais pas, je devinais que nous ne réussirions qu'à moitié, car tous les romantismes échouent à exiger l'impossible, à réclamer leur dû et afficher leurs prétentions. La défaillance annoncée valait pourtant mieux à nos yeux que la suspension, la précaution, le soi-disant pragmatisme, que dans notre cohorte recommandait le grand nombre. Brutalement, tout nous restait à faire, de la description des oiseaux à l'évocation de l'herbe folle, de l'incantation à la réflexion, de l'hallucination au complexe système de résonances. Autant d'invitations à nous-mêmes envoyées.

L'un, plus âgé et masqué, rappelle à l'autre un serment et lui donne une fiole de poison. Le premier se retire à l'opposé de la rampe. Entre un troisième personnage. Une voix féminine implore le jeune corps de ne pas boire la ciguë. Le « serment » vient en réponse. Le malfaisant reparaît puis tombe le masque. Les deux autres sanglotent et boivent à tour de rôle. Ils parlent de plus en plus bas. Il demande « vois-tu des feux dans l'ombre ? » ; en allemand, elle dit « je ne joue plus aucun rôle », et se tait. Le malin vient au-dessus et s'affaisse inanimé, avec un bruit de bois sur les planches.

Des rangs fusent vivats et lazzis. Sous le tumulte, les personnages sortent de scène. Le lustre central éclaire le public, qui s'enfuit par les vomitoires. Je suis abasourdi. Un assesseur en noir approche et m'assure que la représentation s'est achevée. Je persévère « Non, je veux connaître la suite ». J'ai parlé d'un ton appuyé, à la manière des gens énervés dans les sitcoms. L'homme, maquillé comme un putain du trottoir ou un cadavre sur le catafalque, rétorque « Tel est l'usage du théâtre, nous pouvons annuler le spectacle, car vous êtes maintenant seul dans la salle ». (*Rires.*)



Génération romantique

Laurent Dubreuil

Cette édition électronique du livre

Génération romantique

de Laurent Dubreuil a été réalisée le 17 janvier 2014
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-014445-7 – Numéro d'édition : 263071).

Code sodis : N60829 – ISBN : 978-2-07-253182-8

Numéro d'édition : 263073